



HAL
open science

Le corps en voyage les récits d'Isabelle Bird (1831 – 1904) en Amérique du Nord

Catherine Morgan-Proux

► **To cite this version:**

Catherine Morgan-Proux. Le corps en voyage les récits d'Isabelle Bird (1831 – 1904) en Amérique du Nord. Genres littéraires et gender dans les Amériques, 2019, 9782845168527. hal-02401674

HAL Id: hal-02401674

<https://uca.hal.science/hal-02401674>

Submitted on 10 Dec 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Le corps en voyage : les récits d'Isabelle Bird (1831 – 1904) en Amérique du Nord Catherine Morgan-Proux

Cet article aborde la question de genre et *gender* à travers la figure féminine d'Isabella Bird, et privilégie l'étude de la manière dont elle retranscrit et témoigne de l'expérience particulière de ses voyages en Amérique. Ce sont des voyages qu'on peut qualifier d'initiatique, où le corps est mis à l'épreuve et s'éprouve au fil des paysages et des rencontres.

Isabella Bird est partie courir le monde pour oublier son corps. De constitution fragile, souffrant de douleurs lombaires suite à une opération, elle vit « entre les potions et les sofas dans la lumière grise d'un presbytère écossais » (Lapierre 58). Constatant qu'elle est torturée par un mal de dos qui ne lui laisse que peu de repos, un médecin clairvoyant lui prescrit un long voyage en mer pour guérir ses nombreuses maladies. Elle saute sur l'occasion pour entreprendre un périple au Canada et en Amérique du Nord en 1854 en compagnie de ses cousines et avec 100 livres en poche données par son père et avec la consigne qu'elle peut rester en Amérique tant qu'il lui reste de l'argent. Au retour, ses douleurs, sa dépression et son insomnie reprennent jusqu'à ce qu'elle largue les amarres cette fois-ci pour l'Australie et pour Hawaii où sa santé s'améliore miraculeusement. Son voyage de retour l'emmène dans les Rocheuses, au Colorado où elle partage le quotidien rude des colons et parcourt à cheval des centaines de kilomètres en compagnie de *desperados*. Le texte qui en résulte, « A Lady's Life in the Rocky Mountains » publié en 1879 la place définitivement dans les rangs des grands explorateurs.

Ses périple, elle les raconte dans des récits de voyage, genre littéraire très en vogue au dix-neuvième siècle. C'est un genre étroitement lié à l'esprit des Grandes Découvertes qui a poussé les hommes à voyager au delà des frontières et à conquérir de nouvelles terres, attirés par la curiosité de l'ailleurs autant que par le projet impérialiste. Le récit de voyage s'inscrit dans la filiation de la diffusion livresque de ces découvertes géographiques. Genre hybride, ou genre « mêlé » selon Philippe Antoine (Antoine, 5), il s'inspire de genres divers : journal de bord, cabinet de curiosités, guides et chroniques de voyage.

Les femmes qui ont publié des récits de voyage n'en ont pas moins été amenées à recourir à des stratégies de réécriture car l'acte à l'origine de ces textes - le voyage - transgresse l'une des injonctions les plus anciennes et les plus fortes faites aux

femmes selon laquelle elles occupent la place sacrée de gardienne du foyer. Selon le dicton, *a woman's place is in the home*. Une dame digne de ce nom et soucieuse de sa respectabilité ne saura chercher l'aventure au dehors ; et elle n'aura pas l'impudeur de publier le récit de sa transgression.

Une stratégie importante, relevée par la critique féministe, est le choix de l'écriture de l'intime, c'est à dire la correspondance ou le journal. Comme la plupart des femmes qui voyageaient, Isabella Bird choisit un genre littéraire considéré comme peu prestigieux n'étant pas initialement destiné à la publication : la lettre. Comme souvent chez les voyageuses écrivains, il y a un auto dénigrement, des excuses dès la préface d'avoir publié ces lettres un peu malgré elle. Ainsi, les apparences sont sauvées : elle entretient la modestie conventionnelle de la femme bourgeoise.

« Ces lettres, leur style l'indique assez, furent écrites sans la moindre idée de publication. Elles ont paru l'an dernier dans la revue *Leisure Hour* à la demande de son directeur, et furent reçues si favorablement que j'ose les présenter au public sous une forme séparée. » (Bird, 25)

Ce qui nous intéresse en particulier, c'est d'interroger les récits comme aventure du corps. Si Isabella Bird partait pour oublier son corps, il nous semble tout de même qu'elle n'y échappe pas. Comment peut-elle y échapper quand les contraintes matérielles du voyage lui rappellent régulièrement sa réalité corporelle ? Plus important, il nous semble que la référence au corps serait encore une fois une stratégie d'écriture qui, tout en respectant le discours conventionnel selon lequel ses voyages ont une motivation légitime et respectueuse – la santé – lui permet de parler d'elle indirectement. Il devient l'occasion, pour Isabella d'expérimenter un pouvoir d'action et d'avoir un regard sur le monde qui dépassent largement ce qui est généralement permis dans l'étroite sphère domestique.

Le corps en douleur

Régulièrement, Isabelle témoigne de l'effet bénéfique de ce voyage sur son corps souffrant. Très tôt dans son voyage elle décrit, par exemple, un magnifique coucher de soleil avec ses différentes étapes « Le coucher de soleil est arrivé par tous les degrés de la beauté, par toutes les gloires de la couleur, par la lutte et le triomphe, le pathos et la tendresse » Toutes ces étapes culminent dans une résolution harmonieuse qu'elle décrit avec un choix de mot qui nous frappe : un repos « sans *douleur* » (Bird 40, mes italiques)

Si l'air du Colorado est particulièrement vivifiant, il faut se rappeler que cette région de l'Amérique était connue pour ses vertus. Le séjour thérapeutique était une

motivation de voyage pour beaucoup de visiteurs qui s'y rendaient, convaincus de la qualité curative de l'altitude et de l'air pur et sec. De nombreux sanatorium – on en recense une quarantaine - proposaient des soins pour la tuberculose et l'asthme. D'après Isabella, « sur 10 colons, neufs étaient malades qui s'y étaient guéris. » (Bird 69)

Isabella, elle, se soigne par des grandes randonnées à cheval au cœur des montagnes Rocheuses. L'air lui donne une énergie sans limite. C'est un « élixir », écrit-elle, une potion de santé. Elle remarque « une élasticité de l'air qui enlevait toute fatigue et donnait du courage pour toute chose. » (Bird 36) La fraîcheur et la pureté de l'air lui donne « une vie nouvelle » (Bird 81).

Son remède est non seulement l'air vivifiant mais une proximité avec une nature particulièrement exaltante qui rend la vie plus intense. C'est un éveil des sens où des couleurs, et des textures traduisent une extase en elle et nous semble-t-il, un désir de vivre insoupçonné. Faire du cheval est libérateur. Même en plein hiver au moment le plus mortifère de la nature, Bird puise de la vitalité dans ses randonnées à cheval à travers des paysages enneigés : « Toute vie était ensevelie sous un linceul : tout travail, tout voyage suspendus. Ni vestiges de pas, ni traces de roues... j'avais ... l'agréable sensation de me porter de mieux en mieux (Bird 174) Isabella reconnaît que faire du cheval participe à sa guérison. Dans Estes Park, dit elle « j'ai trouvé la perfection avec toutes les conditions pour bien se porter, y compris les chevaux tant qu'on veut et du gazon pour galoper » (Bird 101) La cadence du cheval est jubilatoire: « je me réjouie de cette allure délicieuse » (Bird 103). La relation entre Isabella et son cheval – qui par coïncidence porte une version diminutive de son nom « Birdie » est fusionnelle. Une complicité non verbale s'installe entre eux, rythmée par les longues randonnées et les soins quotidiens que fait Isabella pour son cheval.

Cependant, le plaisir physique de monter à cheval n'est vrai pour Isabella qu'à partir du moment où elle est autorisée à monter à califourchon. Au Far Ouest on peut « faire ce qu'on veut » d'après le loueur de chevaux et Isabella monte aussitôt sur son cheval à la manière des hommes. Par contre, lorsqu'elle traverse les villes, elle se sent obligée de respecter les convenances et elle change de posture sur le cheval « à la manière des dames » même si cette position fait revenir ses terribles douleurs du dos. C'est un rappel douloureux que le corps d'une femme respectable de son époque doit se soumettre et littéralement se contorsionner aux normes sociétales.

Le corps au féminin

Le voyage thérapeutique n'est pas propre au genre féminin, ni au dix-neuvième siècle, d'ailleurs. Rappelons que la tradition largement bimillénaire du voyage d'agrément appliqué à la santé nous a été transmise par les Stoïciens et que les bienfaits de la marche ou du déplacement ont été recommandés par Rousseau (Richard-Paucher, 221). Cependant, le 19ème siècle a un fort discours hygiéniste. Le grand médecin Laennec déclare même : « Il n'est pas de maladie qu'un changement d'air ne guérisse ou soulage » (Boyer p. 63) Il y a toute de même une résonance particulière pour les femmes dont le corps a toujours eu un statut particulier et pour qui les l'accès et les conditions de déplacement ont été circonscrits par des conventions sociales.

Souvent contrainte au sédentarisme, la femme bourgeoise au dix neuvième siècle est en quelque sorte désincarnée : son corps, perçu comme un temple abritant une âme pure et innocente est fragile et doit être protégé. Ceci est particulièrement vrai lors des déplacements. D'ailleurs, une jeune femme qui voyage toute seule porte le statut de *Unprotected female*. Les espaces dans les trains et les bateaux sont sexués avec des pièces aménagées pour plus de confort matériel comme les *Ladies Saloon* (ou des salles des dames) comme Bird les décrit dans son premier ouvrage, « My first travels in North America », publié en 1856. Autant dire qu'Isabella fuit ses espaces douillets, préférant la « sensation agréable » d'être sur le pont du bateau pour sentir au plus près le roulement des vagues.

On dirait même qu'Isabella, elle, recherche des conditions d'inconfort. Son bonheur c'est de voyager dans les conditions les plus rudimentaires ou *roughing it*, comme elle le dit. C'est une routarde avant l'heure. Lors d'une première randonnée dans les Rocheuses, son corps subit des éraflures : « j'étais blessée et étais toute contusionnée, égratignée, déchirée. Une épine de cactus m'était entrée dans le pied et quelque chose me blessait la nuque. Mais quel amusement » (Bird 86-87).

La référence au corps est d'autant plus remarquable dans l'œuvre qu'elle se trouve dynamisée voire dramatisée par les épreuves physiques endurées par Isabella : changements climatiques, neige, pluie, tempêtes, soif, escalades extrêmes et maladies sont autant d'expériences limites qu'éprouve le corps. Ces épreuves ponctuent le texte et lui confèrent un rythme. Ceci s'avère surtout vraie pour « Une Anglaise au Far West », le plaçant du côté du récit d'aventure, un genre traditionnellement associé aux hommes, d'après Sara Mills. Ce genre littéraire, dont le narrateur est un héros viril et admiré, est une figure narrative problématique pour les voyageuses. Comment peut-elle adopter ce rôle puisqu'il va à l'encontre des exigences de la féminité telles que l'époque la définissait. Face à ce dilemme, quelle stratégie d'écriture adopte Isabella? Selon notre lecture, elle passe par des

étapes justificatrices, en insistant sur sa féminité et sa conduite impeccable. Un très bon exemple est son insistance sur ses vêtements. Qu'on puisse mettre en doute la féminité des ses vêtements de voyage la perturbe beaucoup et lorsqu'un article du Times daté du 22 novembre 1879 l'accusa de monter à cheval en pantalon elle voulut immédiatement poursuivre en justice l'auteur de cet affront. Calmée par son éditeur, elle obligea néanmoins celui ci à publier, dans la deuxième édition de son *Voyage aux Montagnes Rocheuses*, une petite vignette la représentant dans le costume qu'elle a confectionné et qui est tout à fait « féminin ».

Prendre corps

Comme nous l'avons vu, Isabella trouve en l'Amérique un terrain d'expérimentation, de renouveau, un lieu où une femme seule peut se réinventer. « J'ai eu l'impression qu'une nouvelle ère de mon existence avait commencé. » écrit-elle. Notre lecture des textes nous pousse à croire que cette renaissance s'opère non seulement grâce à la pureté de l'air mais également par un regard profondément nouveau, né d'un engagement avec le paysage traversé. Comme si son identité, le fait de devenir sujet, se constituait aussi par une relation avec le paysage devenue intime car elle l'éprouve avec son corps.

Ce qui nous frappe c'est sa relation physique avec le paysage, plus particulièrement avec la montagne. Elle revendique ce nouveau monde qui est *unchartered* (« inexploré ») et *unsurveyed* (« non arpenté » ou « hors carte »). Plus surprenant encore, elle en prend possession :

« Estes Park m'appartient. Il n'est pas gardé et n'est la terre de personne (« no man's land ») ; il est à moi par droit d'affection, d'appropriation et d'appréciation ; à moi, parce que je fais miens ses levers et ses couchers de soleil incomparables, ses crépuscules splendides, ses midis brillants, ses ouragans violents et furieux, ses aurores sauvages, ses gloires de montagne, de forêt, de canyon, de lac et de rivière et parce que je grave tout cela dans ma mémoire » (132).

Cette forme de propriété n'est pas le discours d'un conquérant. C'est une appropriation. Une possession singulière et personnelle. Ce n'est pas au nom de quelqu'un. Il y a ni patrie, ni père (ni l'argent du père qui lui permet de continuer son voyage ou pas). Déclaration d'amour— elle aime ce paysage parce qu'elle a fait plus que de le traverser, il est inscrit en elle. Elle en fait une cartographie interne : privée, personnelle et aux contours de ses efforts physiques.

Conclusion

Aux dires de Jean Didier Urbain, socio-anthropologue de la mobilité, un « voyage peut en cacher un autre. » Derrière le mobile affiché – le voyage de santé – on repère chez Isabella Bird le désir profond de se sentir exister. Ceci est sans doute vrai pour toute écriture viatique car la nature propre du voyage est de susciter songes, rêveries, pensées, émotions. Mais il nous semble que ce constat est d'autant plus vrai pour les femmes voyageuses au dix neuvième siècle, pour qui parler de soi et de son expérience du voyage était une transgression des convenances. Nous avons détecté chez Isabelle Bird un effet d'écriture qui lui permet d'exprimer une affirmation de soi sous prétexte de se préoccuper de sa santé.

L'espace de Nouveau Monde représenté par Isabelle Bird est sans limites et sans repères, c'est un espace rocheux où elle se met en danger, s'exposant à des intempéries, des blessures et littéralement à des chutes. D'ailleurs, elle tombe amoureuse d'un cowboy, Mountain Jim, « Un homme dit elle, que toute femme peut aimer mais qu'aucune femme raisonnable ne peut épouser » (selon un paragraphe d'une lettre qu'elle a retirée de la version publiée de ses lettres). Tel est ce territoire où Isabella tente de se dire. Quand ses hôtes américains demandent à Isabella les raisons de son voyage, elle leur répond, « pour le plaisir et pour la santé » *for pleasure and for health*. Elle aurait pu répondre « pour la jouissance du voyage et le besoin vital de l'écrire ».

Bibliographie :

ANTOINE Philippe et Marie Christine GOMEZ-GERAUD, Roman et Récit de Voyage, Presses de l'Université Paris Sorbonne, Paris : 2001.

BOYER Marc, L'Invention du tourisme, Gallimard, Paris : 1996.

CARPENTER Marie Wilson, Health, Medicine and Society in Victorian England. ABC-CLIO Santa Barbara: 2010

DE BUZON Christine, et Odile Richard-Pauchet, Le corps et l'esprit en voyage. Le voyage thérapeutique. Paris. Classique Garnier 2012.

LAPIERRE Alexandra, Elles ont conquis le monde, Les Grandes Aventurières 1850-1950. Arthaud Paris : 2009

MILLS Sara, Discourses of Difference, an Analysis of Women's Travel Writing, Routledge London : 1991.

URBAIN Didier, l'Idiot du voyage : histoires de touristes. Editions Payot 2002.